

Des Humanités Digitales à la Sécularisation de l'Homme

KOFFI Lopez Emmanuel Oscar

École Normale Supérieure d'Abidjan

koffilopez@live.fr

Résumé :

Par le numérique, la science s'est muée en un instrument de domination du vivant. Tout désormais a une valeur marchande. Face aux contradictions de l'intelligence, il ne semble y avoir qu'une solution : la morale. Elle se doit d'éclairer les pratiques quotidiennes pour une plus grande protection de la dignité humaine. Le développement ne devrait pas être un prétexte pour le détournement de la science contre l'homme sous forme, par exemple, d'énergie nucléaire. Au fil des années, l'on assiste à une rupture anthropologique parce que les humanités digitales, en dépit de leur participation au progrès humain, tendent à réduire l'homme à une simple machinerie cellulaire. Quel homme pour quel développement aujourd'hui ? Les technosciences ne consacrent-elles pas la fin de l'humanisme ? Notre réflexion s'inscrit dans le champ conceptuel de la philosophie de l'éducation et vise à déterminer, au moyen de l'approche systémique, l'intérêt de l'éducation aux principes éthiques à l'univers scientifique, dans un monde dominé par le transhumanisme et l'Intelligence Artificielle.

Mots clés : Civilisation, Humanités digitales, Morales, Sécularisation, Transhumanisme.

Abstract:

Through digital technology, science has become an instrument for the domination of life. Everything now has a market value. Faced with the contradictions of intelligence, there seems to be only one solution: morality. It must inform daily practices for greater protection of human dignity. Development should not be a pretext for the misuse of science against humanity in the form of, for example, nuclear energy. Over the years, we

have witnessed an anthropological rupture because the digital humanities, despite their contribution to human progress, tend to reduce humanity to mere cellular machinery. What kind of humanity for what kind of development today? Do technosciences not herald the end of humanism? Our reflection falls within the conceptual field of the philosophy of education and aims to determine, by means of the systemic approach, the interest of education in ethical principles in the scientific universe, in a world dominated by transhumanism and Artificial Intelligence.

Keywords: *Civilization, Digital humanities, Morality, Secularization, Transhumanism.*

Introduction

Des sciences de la nature est née la technique. Elle a tout d'abord été conforme à sa destination ; elle a libéré l'homme de ses difficultés et a suscité de nouveaux modes d'existence. Puis, elle est devenue ambiguë dès l'instant où elle a développé parallèlement les chances de progrès et les risques de destruction. Elle s'est pervertie, le jour où elle a fait de la production d'objet une fin en soi. La promesse de la modernité s'est inversée en une menace conduisant à une contradiction entre le mieux-être individuel et le bien-être génétique¹. Le XXI^e siècle peut être considéré comme celui des humanités digitales. La dématérialisation du savoir se fait prégnante. L'essor des technosciences donne de nouvelles orientations à la vie en société.

Les sciences, à travers l'Intelligence Artificielle, participent à la perte de l'homme de son essence, en voulant ne pas lui reconnaître des valeurs biologiquement

¹ La recherche du bien-être social conduit parfois à des modifications génétiques. Le clonage, par exemple, participe à la mutation de cellules permettant à des personnes stériles d'enfanter. Cette action conduit quelquefois à la transformation de gènes avec des conséquences désastreuses : production de monstres, de personnes ni véritablement humaines ni véritablement animales. L'on a une idée de la notion de sécularisation, de perte de l'homme de son essence.

déterminées². La transformation technologique, nécessité du fait des défis actuels de la planète, peut se présenter sous un mauvais jour comme un instrument au service de la dénaturalisation de l'humain. Les monstruosité technoscientifiques donnent le sentiment que ce n'est pas la rationalité qui gouverne le monde, mais le non-sens. Avec le numérique, la raison progressiste est devenue instrumentale. Elle s'est érigée en un outil de conquête de l'homme selon un processus de domination de la personne humaine. N'est-il pas urgent de réfléchir à la manière dont l'éthique pourrait rendre l'existence plus confortable, sans menacer la personne humaine ?

Le présent article s'inscrit dans le cadre théorique de la philosophie de l'éducation avec son volet d'éducation à la science. Il poursuit deux objectifs : déterminer les risques d'une digitalisation incontrôlée et montrer la nécessité de l'application de la morale à l'environnement scientifique, selon un dispositif éducatif adéquat. Quels sont les impacts de la digitalisation sur l'essence humaine ? Comment l'intégration éthique des technosciences dans l'éducation peut-elle conduire à préserver la nature humaine ? De quelle manière la philosophie de l'éducation pourrait-elle conduire à une meilleure compréhension des risques associés à une digitalisation exacerbée ? Pour répondre à cette problématique, nous présenterons, à partir de la méthode systémique, les concepts d'humanités digitales et de sécularisation de l'homme. Nous étudierons, par la suite, la relation du numérique à la société, par l'analyse des conséquences d'une révolution technologique sans limites.

² L'homme se présente comme un être faible et fragile. Pour augmenter ses capacités, il lui faut dans le corps des prothèses, lesquelles participent à la modification de son essence. L'illustration la plus parfaite est celle donnée par Mouchili (2012) à travers l'intégration des gènes du cobra à certains combattants pour les rendre plus agressif.

Pour terminer, nous examinerons au moyen du transhumanisme et de la théorie de l'homme augmenté, les conditions par lesquelles la technique bien intégrée à l'éducation pourrait se muer en un instrument au service du bien-être humain.

I. Les concepts d'humanités digitales et de sécularisation de l'homme

Les humanités digitales sont un vocable chargé de connotations multiples. D'abord, il faut y voir un domaine de recherche au croisement de l'informatique, des arts, des lettres et des sciences humaines. On y trouve en leur sein des pratiques liées à l'utilisation d'instruments numériques. Le concept s'inscrit dans le cadre des mutations des sociétés actuelles. L'idée, c'est de rendre l'information plus accessible, plus rapide et plus simple. Le numérique est mis à la disposition des sciences. Bien plus, elles sont assistées par l'outil informatique. La transformation correspond à l'intégration de la technologie à l'activité humaine. Elle est caractéristique des bouleversements induits par la science auprès de la société ; elle concerne les compétences à posséder pour ne pas paraître, avec l'évolution du monde, obsolètes.

Aussi, la maîtrise de techniques nécessaires à la création d'interfaces nécessite-t-elle un dialogue entre les métiers de l'informatique et les sciences humaines. Les efforts d'adaptation de la culture au monde savant constituent le leitmotiv de ce mouvement d'institutionnalisation de la société par l'ingénierie. Les courbes électroniques sont utilisées pour améliorer la proposition de valeur offerte dans le cadre de l'utilisation de procédés devant aboutir à la modification de

l'environnement dans lequel il évolue. L'objectif visé est la compétitivité.

La connectivité traduit le passage du manuel à l'artificiel. La télématique est utilisée dans le cadre de la gestion des prestations de service ; elle intègre les processus physiques au virtuel et implique des domaines tels que l'analyse prédictive, pour prévoir l'exécution des tâches avec des processus intelligents, l'informatisation des mécanismes, pour faciliter la chaîne de travail. La science moderne consacre la dématérialisation des services par la simplification des procédures, afin de réduire les coûts opérationnels et augmenter la performance de l'utilisateur. Il s'agit de mettre en place des mécanismes qui consacrent l'élimination de l'utilisation des supports papiers. Le recours aux outils permet de modifier, d'une part, les conditions de travail, et de l'autre, la qualité de service afin de produire l'excellence.

Ensuite, la digitalisation représente un ensemble de notions en rapport avec la dématérialisation du savoir : data, robotique, économie numérique, Intelligence Artificielle, cloud computing. Ces notions sont le fruit de la science, laquelle a induit de profondes mutations dans la condition humaine. Elle en a modifié les modalités d'existence et la conduite des activités. La puissance des individus s'est accrue. Les communautés se sont vues transfigurées du fait de leur évolution. Les besoins fondamentaux de l'homme, grâce à l'activité intellectuelle, ont réussi à être satisfaits. La civilisation enregistre l'amélioration de la production agricole, des pratiques médicales, des moyens de communication, de l'état de droit.

Les humanités digitales sont ainsi le fruit du progrès de la civilisation technocratique. Elles représentent un ensemble d'orientation qui consiste à délivrer des savoirs à la conscience

pour établir une vision du monde qui bouleverse les habitudes. La complexité du réel dispose une adaptation de l'intelligence aux nouveaux défis pour rendre possible la démystification.

Enfin, les transformations numériques s'inscrivent dans une perspective révolutionnaire, celle consistant au démantèlement des vieilles pratiques de nature à maintenir l'humanité dans une tradition ancestrale. Elles consacrent l'idée de progrès. L'automatisation des tâches ouvre la voie à la perfectibilité. C'est en ce sens que A. Moles et *al.* (1969, p. 499) soulignent ceci : « Ce que la machine fait mal aujourd'hui, elle le fera mieux demain ».

En somme, les humanités digitales se présentent comme la boussole des Temps Modernes. Par leur contribution, la transmutation devient possible puisqu'elles sont au service de la volonté politique pour induire un bouleversement des habitudes. Grâce à elles, l'homme cesse d'être l'animal borné et stupide pour se muer en technocrate.

La digitalisation favorise la réduction des frontières de l'utopie au profit d'une dynamique du savoir par laquelle le mystère disparaît avec chaque découverte³. Elle participe à combler le retard d'adaptation de la science à l'homme. Mieux, elle s'inscrit dans une perspective de renouvellement des produits interactifs. L'on use et abuse du virtuel. Une situation de dépendance s'instaure. La quête du bien-être conduit l'humain à valoriser le mécanique. Il exalte la machine ; il se détache d'autrui, au profit de la construction d'un espace dans lequel l'humanisme se dilue dans un univers de gadgets. N'est-ce pas, en réalité, le sens du concept de sécularisation de l'homme ?

³ La science contribue au déclin des apparences. Avec elle, le mystère disparaît. La sécheresse, à titre d'illustration, ne sera plus le fait de la colère des dieux, mais le symptôme du changement des vents, des saisons. La maladie ne sera pas une sanction imposée aux hommes par les dieux, mais un processus corporel sous l'influence combinée de facteurs environnementaux, de l'alimentation, des habitudes de vies.

La sécularisation consiste en la perte de l'homme de son essence. Elle traduit la dénaturalisation de l'humain. Celui-ci avec les progrès techniques tend à perdre sa nature. Il est en passe de devenir un instrument au service de la science et de ses méthodes. Au sein de cette notion, gît l'idée que l'homme n'est pas seulement le sujet qui marque de son empreinte le processus d'hominisation ; il est lui-même ravalé au rang d'objet de cet assujettissement. La sécularisation s'observe ainsi dans les risques de manipulation qui aboutit à la disparition de l'altérité⁴. Produit de la mondialisation aveugle, elle crée le sentiment d'un doute sur l'avenir. L'homme semble ne plus avoir de repères précis, puisqu'il est déterminé par des besoins changeants. L'humanité n'est plus une essence. Le numérique conduit à l'oubli de la bienveillance au profit d'une logique calculatrice. La culture contemporaine le détache d'autrui à la faveur de la construction du village planétaire dans lequel l'humain se dilue. La circulation rapide de l'information, la domestication des appareils, puis le confort que cela procure participent à la course vers l'avoir. L'essence de l'homme est réduite au rang d'objet. L'être humain n'est plus une valeur ; il est à la limite un élément qui peut être sacrifié à une cause.

Au bilan, la numérisation s'inscrit dans un processus de dématérialisation de la société. Le danger vient du fait que ce projet tend à se réaliser au détriment de l'homme, au point où l'on assiste au remplacement de sa nature par la machine. L'expansion du digital serait la cause de la fracture du lien social. L'essence de l'homme, définit dans la notion de fraternité, semble s'évanouir dans un univers d'artifices. La

⁴ Dans un univers marqué par la technologie, la matière semble avoir plus de valeur que l'humain. L'on semble accorder à l'avoir plus d'intérêt qu'à l'être. L'homme n'aurait plus de valeur. Il ne serait plus une essence. Cette situation est le symptôme d'un monde en perte de vitesse et où les objets ont plus d'importance que l'individu.

société se meurt et avec elle l'humanité de l'homme. L'essor du numérique ne conduit-t-il pas à la dénaturalisation de l'humain ? Les améliorations scientifiques ne sont-elles pas à l'origine de la perte de l'homme de son essence ? Quelles peuvent-être, sur le plan moral, les conséquences d'une transformation digitale incontrôlée ?

II. Les humanités digitales et le déclin de l'humain

Les humanités digitales s'assimilent au déclin de l'humain dans le néant. Celui-ci n'aurait plus de valeur. Il serait la pièce d'un ensemble susceptible d'être sacrifié à une cause. Il se trouve pris dans l'engrenage de l'artificialisation de l'environnement duquel travaille la technoscience. Se pose le risque de sa dissolution dans un univers de gadgets. La conquête de l'espace a-t-elle augmenté sa dimension ? Pour H. Arendt (1972, p. 337), « la question posée s'adresse au profane et non au savant ; elle est inspirée par l'intérêt que l'humanisme porte à l'homme, bien distinct de celui porté par le physicien à la réalité du monde physique ».

L'interrogation tient à établir que l'homme est l'être le plus élevé. Le but de la science moderne n'est plus de régir les expériences, mais de découvrir ce qu'il y a derrière les phénomènes naturels⁵. Les cerveaux électroniques partagent avec certaines machines la capacité à effectuer le travail de l'homme mieux et plus vite. Le fait qu'ils supplantent sa puissance intellectuelle, plutôt que sa puissance de travail, ne

⁵La science se doit de connaître la portée des expérimentations, de leur implications sur l'humanité. Qu'est-ce qui se trouve derrière les phénomènes naturels ? La recherche scientifique devrait permettre d'y répondre pour mettre fin à la croyance d'un univers gouverné par des forces invisibles capables de commander à l'homme sa conduite. Derrière les faits se trouve des lois qui expliquent l'ordre de succession événements dans le monde.

cause aucun embarras à ceux qui savent distinguer entre l'esprit et le mécanique⁶.

Peu avant la scission de l'atome, Planck exigeait que les résultats obtenus par des procédures mathématiques soient retranscrits dans le langage de notre monde de sens, car l'échec à le faire ne vaudrait pas mieux qu'une bulle prête à éclater au premier souffle du vent : c'est la planète qui partira en fumée du fait des théories déconnectées de la réalité et qui défient toute description du langage humain.

Chaque progrès introduit dans le monde une avalanche d'instruments fabuleux et de machines toujours plus ingénieuses. La situation ressemble à une remarque de Kafka : l'homme a trouvé le point d'Archimède, mais il l'a utilisé contre lui-même. Les perspectives actuelles de la science moderne ne paraissent pas bonnes. La capacité à conquérir l'univers est due à l'aptitude à manier l'environnement. Avec la libération des processus énergétiques, nous avons trouvé une manière d'agir comme si nous disposions du milieu en dehors de lui. Les activités humaines apparaissent comme le résultat d'un effort de l'homme pour étendre sa puissance.

La conquête de l'espace si elle devait atteindre le point où le langage usuel cesse d'être une expression significative conduirait à la destruction de l'homme. Le développement de la science a abouti à l'invasion de l'univers d'artifices au point de n'avoir plus aucun sens. La technologie a reconstruit le monde de telle manière qu'il serait possible d'affirmer que le profane en continuant de communiquer dans le langage ordinaire n'est plus au contact de la réalité. Il s'intéresse à ce qui apparaît et non à ce qui est derrière les apparences.

⁶ Il existe une différence entre la machine et l'esprit. Face à certaines préoccupations, l'homme à travers des raisonnements tentera d'y répondre. Ce qui n'est pas toujours le cas avec la machine qui parfois peine à apporter des réponses satisfaisantes au besoin de compréhension de l'être humain.

Le nouvel univers que nous tentons de conquérir n'est pas seulement inaccessible, il est faux et peut-être aussi absurde qu'un cercle triangulaire⁷. Certains affirment que des ordinateurs peuvent appréhender ce qu'un cerveau humain ne peut pas comprendre. Cette idée est alarmante parce que la compréhension est une fonction de l'esprit et non le résultat de l'intelligence. La résistance d'Einstein à sacrifier le principe de la causalité ainsi que l'exigeait la théorie des Quanta est bien connue. Son objection tient au fait qu'avec elle, toute légalité serait sur le point de quitter l'univers : c'est comme si Dieu gouvernait le monde en jouant aux dés.

La quête de la réalité exige de s'écarter des phénomènes tels qu'ils se révèlent à la raison⁸. Les découvertes ont servi à l'invention d'engins meurtriers trahissant les idéaux de la nécessité. La conquête de l'espace ne sera achevée que lorsque des dispositifs spatiaux transportant des humains seront lancés dans l'univers afin qu'ils puissent aller là où le pouvoir d'abstraction peuvent les y conduire. Les progrès scientifiques ont apporté une avalanche d'instruments ingénieux. Ceux-ci sont la preuve de la mort immédiate, fort symbolique, de l'humain. L'on semble encore au stade où Diogène cherchant l'homme ne rencontre que des imbéciles ordinaires⁹. La volonté de la science de mettre entre parenthèse les considérations morales conduit au déclin de l'humain, à sa dissolution dans l'univers du virtuel.

⁷ La révolution technologique participe à l'avènement d'un univers où la réalité n'est pas toujours synonyme de vérité. Les images, les idées, peuvent faire l'objet de manipulation donnant le sentiment de rectitude alors qu'il s'agit plutôt de faux semblants. Le monde du virtuel est un espace où le faux peut se muer en vrai. La technologie participe à l'essor de cet espace d'apparence, où l'absurde parvient à trouver des formes de justification.

⁸ La raison lorsqu'elle n'est pas gouvernée par la morale est un danger pour l'homme. Toutes les découvertes ne sont pas bénéfiques à l'humanité. Certaines inventions en lieu et place de participer au bonheur de l'humanité conduisent plutôt à son anéantissement.

⁹ L'humanité, comme le révèle Günther (2020), se trouve dépassée par ses propres créations. Elle est confrontée à une crise d'identité marquée par une dévalorisation de l'individu face à une technologie en constante évolution.

La technique s'est rattachée à l'idéologie capitaliste suspecte d'aliénation de l'homme au profit de la plus-value. L'éclipse du sens au bénéfice du libéralisme conduit à en faire un moyen de la puissance économique et non un instrument de promotion de l'humain. L'homme est un être de conquête. Il ne s'arrête devant aucun obstacle. Il prend des risques et n'hésite pas à affronter l'inconnu. On ne saurait pour autant prétendre qu'il est réellement conscient de la course effrénée qui caractérise la mondialisation aveugle.

Les technosciences créent le sentiment de doute sur l'avenir, parce qu'avec elle se pose la possibilité de détruire la planète. Le digital est instrumentalisé par l'individualisme dont la vertu est la recherche du gain. La société industrielle conduit à rendre l'humain superflu. La fluctuation du style d'être fait perdre à l'homme tout repère. Étant défini par des besoins sans cesse changeant, sa valeur ne peut qu'être déterminée par la logique consommatrice.

Pour D. Groux, (2002), l'humanité n'est plus un absolu encore moins une essence ; et pourtant elle est une valeur qu'il faut défendre en raison de l'être qui se désagrège au bénéfice de l'avoir. La logique calculatrice fait de l'homme un être superficiel. La science déplace le sens du sacré puisque la culture matérialiste tend à accroître le système fonctionnel de l'univers. La possibilité de déstructuration biologique de l'homme en fait une créature susceptible d'être manipulée à souhait. Cette capacité de le réduire à l'état d'objet n'a rien à avoir avec la maîtrise du vivant ; elle se rapporte plutôt à une vision de la personne comme une entité superflue.

En outre, la disposition à représenter certaines de ses fonctions dans le système de la cybernétique lui accorde une valeur marchande. L'on perçoit une disparition progressive des préoccupations qui voudraient le définir en relation à la liberté.

La notion de rentabilité économique en fait un être exploitable par rapport à sa productivité. À la différence de l'empirisme qui exige que l'esprit soit soumis à l'expérience, le rationalisme institue un rapport de connaissance qui est, en vérité, une exigence de domination de la raison sur les objets¹⁰.

Le paradigme mécaniciste institue une vision du monde qui consacre le triomphe de la méthode mathématique. Le modèle scientifique est généralisé. On ne lutte plus contre la peste en priant dans les chapelles, mais on cherche à l'éradiquer en identifiant les raisons de la contagion et en mettant en œuvre une thérapie. La technique devient le bras séculier de la connaissance. Cette approche rejette les phénomènes complexes pour ceux qui se laissent saisir à la manière des notions simples : pensée, étendue, mouvement, figure.

Dans cette perspective, fleurissent les idées. La société devient laïque. La raison s'impose comme la norme des schémas explicatifs. Quelques philosophes, dont Marx, font de l'histoire une science déterminée. Nietzsche proclame la mort de Dieu. Le vide laissé est occupé par l'intellect. L'animal politique d'Aristote se trouve sécularisé et assujettit. Il s'est mué en une matière exploitable dans tous les sens. Il est devenu un acteur des pratiques contre-nature. Comment expliquer la greffe du gène du cobra sur celui de l'être humain pour le rendre plus agressif ? L'expansion de telles pratiques ajoutées à l'homosexualité, à la zoophilie, à la transsexualité montre que l'univers se vide de toute transcendance.

L'homme semble se situer au-delà de toute éthique, puisqu'il peut être remodelé à souhait. N'est-ce pas le sens des

¹⁰ L'empirisme se situe dans une logique calculatrice. Tous les moyens sont bons pour atteindre ses objectifs. La fin justifie les moyens. Le rationalisme, par contre, se préoccupe des valeurs et met en avant les méthodes utilisées pour parvenir à ses fins. Il participe à la promotion des idéaux sans lesquels le monde ne saurait exister.

chirurgies plastiques ? À partir de la maîtrise du génome, il serait possible de façonner l'individu. Celui-ci n'est plus un simple être vivant, mais une valeur marchande. Il accepte de devenir un objet exposable à la vitrine des proxénètes et autres vendeurs d'embryons. Il se laisse environner par les artifices qu'ils considèrent comme ses compagnons. Il est prêt à hypothéquer son existence pour les produits de la science.

Il peut servir à dépanner des personnes en manque d'organes vitaux : reins, cœurs, poumons. Se développe une industrie de sa mise à mort. C'est la raison d'être de l'euthanasie qui doit s'appliquer lorsque la technique clinique a échoué. Le clonage amplifie l'idée de la banalisation de l'essence humaine. Les dérives de la technologie amènent à se poser la question de l'avenir de la planète quant à la capacité de l'homme à contenir ses inventions.

Cette étude se propose de penser la crise de sens à laquelle l'humanité se trouve confrontée en raison du mauvais usage des outils numériques. Elle se situe dans le cadre théorique de la philosophie de l'éducation et entend contribuer à une meilleure compréhension des risques liés à une digitalisation exacerbée de sorte à les prévenir. Il s'agit de réfléchir aux solutions des effets induits par la transformation de la société du fait des objets numériques.

Face aux excès de la société technologique, la philosophie de l'éducation se pose comme un rempart du fait de sa nature : position de principes fondateurs, réflexions éthiques. Pour contenir les corolaires d'une digitalisation qui semble rendre l'humain superflu, la recherche des fins supérieures, celles qui consacrent un certain idéal de l'homme et de sa destinée sont un impératif. La philosophie de l'éducation pourrait permettre de surmonter les dangers d'une

digitalisation paroxystique parce qu'elle permet de développer en l'individu l'esprit critique.

Cet esprit s'entend du refus de s'enfermer dans une logique préhistorique et de penser par soi-même. Il s'agit de faire passer au tribunal de la raison toutes nos actions afin de juger de leur opportunité. Cette attitude se révèle essentielle pour l'émergence de citoyens responsables capables d'utiliser de manière conscience les technologies dans un monde dominé par l'exosomatisation du numérique. Par ailleurs, en explorant les valeurs de l'éducation, elle pourrait participer à la promotion d'une éthique de la responsabilité : protection des données personnelles, lutte contre la désinformation, le cyberharcèlement, reconnaissance des biais.

La méthode systémique sert de base à la réflexion. Elle se définit comme une approche qui tente de saisir de façon globale un problème pour y apporter des dénouements. Elle est une approche pour comprendre les phénomènes sociaux en mettant l'accent sur les interactions. Elle s'inscrit dans une démarche de recherche d'informations sur une situation que l'humanité vit de manière tragique. Le choix de cette méthodologie tient au fait qu'elle est appropriée lorsqu'il s'agit de penser les causes d'un problème complexe qui implique de multiples acteurs.

Somme toute, les conséquences de la volonté de se départir du réel se situent dans la perte de l'homme de son essence. La fraternité semble s'évanouir dans un espace dominé par l'instrumental. Le temps passé sur les réseaux sociaux confirme l'idée de l'évanouissement de l'être de l'homme dans l'univers du virtuel. Mais à y voir de près, il semblerait que les aptitudes inférées par le digital ne conduisent pas seulement à un mode de vie calculateur,

déshumanisant ; elles ne reflètent pas toujours une existence artificielle.

La société du numérique dispose de nombreux avantages dont la socialisation de l'individu. L'artificiel ne charrie pas uniquement les inquiétudes quant à l'avenir. Il ouvre également la voie pour mieux observer la magie de l'ordinateur. Les outils bureautiques, ainsi que le révèle E. Jacques (2004), « ne font pas seulement des choses pour nous, ils font quelques choses de nous ». La digitalisation fait apparaître de nouvelles manières d'agir. Elle est certes suspectée de créer des addictions à la connexion permanente. Toutefois, il n'en demeure pas moins qu'elle est porteuse de modalités originales irréversibles.

Le numérique ne saurait traduire seulement le déclin de l'humain. Beaucoup y voient une possibilité de divination de sa nature. La condition de l'homme moderne se caractérise par la volonté de puissance. La rationalité instrumentale amène au constat que l'univers n'a pas de réalité en soi. L'homme dispose de la faculté de manier le monde. Les éléments de l'environnement sont utilisés pour réaliser le bonheur humain. C'est au nom de cette vision que les moyens scientifiques sont exploités au-delà de ce qui peut être espéré comme idéal pour une vie épanouie. Comment vivre dans un univers marqué par les technosciences ?

La réponse à cette interrogation conduit à l'observation de la portée éthique d'une transformation digitale démesurée. La volonté de puissance est une adaptation de la vie à la réalité. Le risque, c'est qu'il est impossible de penser à un avenir radieux si chaque être humain relativise son existence, la désacralise au nom du bien-être. Parce que l'humanité ne saurait se réaliser dans l'immoralité, il convient de réfléchir à un système de valeur où la morale ne serait pas contre-nature.

La révolution scientifique est sur le point de conduire au transhumanisme et ainsi doter l'homme de compétences inouïes. La théorie de l'homme augmenté ne rend-elle pas indispensable le retour à un humanisme laïc susceptible de garantir la continuité du monde ?

III. Le transhumanisme et les perspectives éthiques dans la civilisation technologique

Avec la science moderne, la technique est entrée dans une nouvelle dimension. Elle ne consiste plus uniquement à transformer le monde, mais la nature humaine. Les biotechnologies sont désormais capables de modifier le patrimoine génétique. Les aspects indésirables de la condition de l'homme ne sont plus acceptés. Les limitations naturelles sont défiées. Plus question d'accepter avec passivité les contraintes de l'intelligence. Pour D. Folscheid et *al.* (2018, p. 5), un concept désigne ce combat contre la finitude humaine : « le transhumanisme ».

L'idéologie transhumaniste est un courant intellectuel qui prône l'usage de la science pour améliorer la valeur de l'individu par l'augmentation de ses capacités¹¹. Selon cette finalité, il est nécessaire d'éduquer aux valeurs de l'idéologie transhumaniste puisqu'elle repose sur les progrès de la médecine, de la technologie et de tout ce qui s'apparente à l'Intelligence Artificielle. À son origine se trouve la question de l'immortalité : l'humanité ne devrait pas se contenter de son programme génétique, mais utiliser la technique pour augmenter son espérance de vie. L'avenir de l'homme passe par une fusion avec les machines. L'homme-machine

¹¹ Pour L. Ferry (2016, p. 39), le transhumanisme consacre la fin de l'humanité parce qu'« à partir d'un certain point de l'évolution de la robotique (...) les humains seront dépassés et remplacés par des machines autonomes »

transcendera ses limites grâce à l'informatique. La vision cybernétique d'une hybridation visant à créer une nouvelle espèce plus intelligente dans la mémoire, grâce aux implants cérébraux, répond au besoin de s'affranchir des limites imposées par l'organisation naturelle du corps.

Le transhumanisme partage avec l'humanisme des valeurs comme le respect de la révolution technicienne. Il attache au progrès une grande considération. Au cœur de ses qualités se trouve la pensée libre : l'homme n'entend plus recevoir ses normes de la nature des choses ou de Dieu. Libéré des tutelles, il peut faire advenir une société nouvelle. Métamorphoser des corps en d'autres corps, fabriquer de nouvelles espèces, telles sont ce que le progrès rapide des sociétés donne l'espoir de voir réaliser les générations prochaines.

Depuis d'Alembert, le corps est appréhendé comme un avoir et non comme un être. Il obéit aux lois de la mécanique et peut être modifié. L'amélioration de la vie dépend plus des actions scientifiques que des initiatives sociales. Le sujet ne devrait plus se sentir comme le résultat d'une intention. Il n'est plus responsable du monde dans lequel il vit par rapport à une puissance créatrice qui le dépasse. La société se tourne vers le perfectionnement scientifique qui seul peut contenir le déclin du monde. Renforcement des capacités existantes, effacement des infinités, du vieillissement et de la mort, sont le produit de l'humain augmenté. Il est question, comme l'indique O. Rey (2020, p. 10), d'« une amélioration fondamentale de la condition humaine aux moyens de nouvelles technologies qui nous rendraient plus intelligents, plus forts, nous feraient vivre plus heureux et plus longtemps voire indéfiniment ».

Comme il revient à toute forme d'éducation, cette éducation à l'idéologie transhumaniste ne saurait taire les interrogations. En effet, malgré ces avantages, des inquiétudes subsistent. Des bouleversements aussi considérables doivent comporter des dangers. Les espoirs induits par la technique ne peuvent pas résoudre tous les problèmes. Le XX^e siècle se trouve être témoins d'utilisation à des fins négatives des technologies. Il serait néanmoins possible de supposer qu'au début du processus, le bilan était positif, auquel cas la dynamique se serait estompée. Mais par suite, l'évidence d'une dégradation s'impose.

Le progrès suscite quelquefois le désespoir, parce qu'on n'y ajoute pas nécessairement le plein épanouissement de la personne humaine. Toute nouvelle découverte appelle à des interrogations comme si la technoscience rendait précaire le cadre existentiel. Le savant a besoin de considérer les valeurs de la société dans laquelle il se situe. Cette exigence se pose au regard des dérives liées à la maîtrise de l'arme nucléaire. L'autocritique de la science se justifie puisqu'il s'agit de se poser la question de la destination des pouvoirs de la technique. L'ère du digital se caractérise par la physique mathématique. À partir d'une certaine évolution de la robotique, les humains seront dépassés par l'apparition d'une intelligence dont la cybernétique constitue la préfiguration. Grâce à celle-ci, les machines tenteront de prendre la relève de l'humanité. Le transhumanisme renvoie à un posthumanisme, parce qu'il n'implique pas une amélioration de l'humanité, selon L. Ferry, (2016, p. 39), mais son « dépassement, à partir d'un certain point de l'évolution de la robotique et de l'Intelligence Artificielle ».

Les bouleversements technologiques sont sur le point de conduire l'humanité à un stade où l'imitation de l'esprit

humain par des machines conduirait à en fabriquer d'autres. Une machine pourrait se reproduire par elle-même, se perfectionner sans cesse et avoir pour ambition d'éliminer toute fonction susceptible de mettre fin à son existence. Les dangers de l'Intelligence Artificielle, avec l'apparition des robots tueurs, programmés comme le sont certains drones, pour décider par eux-mêmes sans en référer à une quelconque autorité humaine, ne renouvèlent-ils pas la question de l'éthique de la civilisation technologique ?

La pensée éthique s'impose face au péril du perfectionnement des capacités humaines. Rejeter l'eugénisme pour la morale semble être la solution à la fin programmée de l'humanité. L'incorporation dans le corps de prothèses pose un problème de sens. Partant du principe que les améliorations de la civilisation sont bénéfiques, plusieurs règles doivent cependant être respectées. Chaque société suivant les époques obéit à des normes. Bien que la science constitue la base d'une partie de la vision transhumaniste, cela n'occulte nullement ses imperfections.

Une éducation à la pensée critique est essentielle pour guider la conduite et répondre à la question des valeurs. L'activité humaine est devenue la principale source de transformation de la terre. Celle-ci a pris un tournant si inquiétant qu'on voit se profiler une sixième extinction de masse d'origine anthropique. Le processus en cours a pris une ampleur si gigantesque qu'une énergie elle-même titanesque serait nécessaire pour en inverser le cours. La sagesse voudrait que l'on revienne sur certaines évolutions non pas pour restaurer un état ancien, mais pour sortir d'une impasse. Ce n'est pas le progrès qui est en soi un malheur, mais son

identification à des modalités du développement qui se révèlent funeste¹².

Le monde de la technique écrase les signes au profit des signaux. Il serait possible de craindre les catastrophes morales induites par les performances des machines inventées par l'homme pour masquer ses propres imperfections. Il est, certes, impossible de penser le progrès social sans la technoscience ; mais, il semble nécessaire de préserver le sens de l'humain. L'homme d'aujourd'hui est en proie au désarroi parce qu'il ne trouve plus d'éléments solides sur lesquels fonder ses repères. Il faut éduquer à l'idée que la science se doit d'être au service de l'humanité. Son but est de réaliser le bonheur de l'individu et non de participer à son anéantissement. Les pratiques de la biotechnologie ont l'obligation de passer au tribunal des valeurs. Ce passage s'impose puisqu'il y a lieu de fonder l'épanouissement de la société en dépit des transformations techniques et de leur application.

Conclusion

En définitive, le monde est l'effet d'une cause agissante selon la nécessité qui gouverne toute destinée. Le mal sous la forme des imperfections de la nature existe pour servir à la perfection. La pensée scientifique réalise la synthèse de la nécessité et de la contingence. Elle commence avec l'expérience des faits particuliers. Le savant croit au déterminisme et non à la nécessité. En présence du hasard, l'homme est désemparé puisqu'il est le signe de son impuissance. Son attitude se transforme en malaise. Faut-il

¹² Quelques robots sont dotés de capteurs leur permettant de recueillir des informations sur le monde. Ils sont utilisés pour aller dans l'espace afin de visiter des milieux inaccessibles à l'homme. Cet exemple révèle que le développement n'est nullement un problème. Ce sont plutôt ses effets qui peuvent s'avérer dangereux, d'où la nécessité de les contrôler.

robotiser l'homme ou humaniser la machine ? La réponse à cette interrogation en appelle à la promotion d'un humanisme laïc au sein duquel l'être humain serait la finalité de toute action.

L'homme d'aujourd'hui vit dans un monde tourmenté. La réflexion sur l'activité scientifique est un devoir à inclure dans l'éducation citoyenne. La crise de l'humain conduit à interroger la capacité humaine à contenir les inventions technologiques. Il a été question de réfléchir au problème de la révolution du numérique. Il est nécessaire de concilier les compétences scientifiques et les principes éthiques de sorte à faire de la science une activité au service de l'homme. La technique devrait être la servante de l'humain. Cette idée n'invite-t-elle pas à réfléchir aux incidences de la transformation digitale sur l'avenir de l'école ?

Bibliographie

- ARENDT Hannah, 1972. La crise de la culture, Paris, Gallimard.
- FERRY Luc, 2016. La révolution transhumaniste. Comment la technomédecine et l'ubérisation du monde vont bouleverser nos vies ?, Paris, Plon.
- ELLUL Jacques, 2004. Le système technicien, Paris, Le cherche midi.
- FOLSCHIED Dominique, LECU Anne, MALHERBE Brice, 2018. Le transhumanisme, c'est quoi ? Paris, Cerf.
- GROUX Dominique, 2002. Pour une éducation à l'altérité, Paris, L'Harmattan,
- GÜNTHER ANDRE, 2020. L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle, Paris, Ivrea.
- MOLES Abraham et NOIRAY André, 1969. La pensée technique, Paris, CEPL.

NJIMON ; Isoufou Soulé Mouchili, 2012. Penser la philosophie à l'ère des technosciences, Paris, L'Harmattan.

REY Olivier, 2020. Leurre et malheur du transhumanisme, Paris, Desclée de Brouwer.